

"Tous ces signes indiquent une reprise des affaires et une plus grande prospérité.

BRILLANTE PERSPECTIVE.

"Montréal tous les ans ajoute à sa population un nombre à peu près égal à toute la population qu'elle avait en 1862. Aucun état de choses ne peut à la longue neutraliser l'heureux effet d'une augmentation de trente mille âmes par année, et dans une ville, qui grandit aussi rapidement que Montréal, les demandes d'achat d'immeubles doivent nécessairement augmenter. Ceux qui ont placé de l'argent dans l'immeuble sont certains de voir augmenter leurs valeurs. Il n'y a pas de ville qui ne soit exposée à passer par des époques de marasme. Je crois que pour nous la gêne est chose du passé et que nous sommes à la veille d'une grande prospérité. Ceux qui se sont plaints des temps durs ne savent réellement pas ce que l'on doit entendre par des temps durs. Dans tout le Canada il n'y a pas eu, à proprement parler, de gêne, de misère digne de remarque. Aujourd'hui il y a beaucoup de travail pour tous les hommes du Canada, et l'état du commerce ne pourrait guère être plus encourageant. L'épreuve est passée, et tout ce que nous avons à faire c'est d'attendre les heureuses choses que nous réserve l'avenir.

La citation que je viens de faire vous démontre aussi, honorables messieurs, que les classes ouvrières et la main-d'œuvre, en général, trouvent abondamment d'emploi et jouissent de la prospérité qui en découle. J'ai parcouru, avec soin, les gazettes du travail, des mois derniers, et je n'y ai rien trouvé qui puisse contredire l'opinion de M. Ferns, non seulement pour ce qui concerne la cité de Montréal, mais pour toutes les autres parties du pays.

Je crois avoir établi, du moins dans une certaine mesure, que la généreuse participation de notre pays à la cause sacrée des alliés, a amélioré sa position économique à l'extérieur comme à l'intérieur. Il est vrai que notre dette a augmenté considérablement, mais il est également vrai de dire que les ressources du pays ont cru dans des proportions étonnantes.

Dans les seules provinces de l'Ouest, les chiffres que je viens d'invoquer le démontrent. Nous avons tiré de la récolte de 1915 \$300,000,000 de plus que de celle de 1914.

Je soumetts donc, honorables messieurs, que malgré l'effort merveilleux qu'elle a fourni, la nation est capable et tenue de s'imposer de nouveaux sacrifices jusqu'au moment où sonnera l'heure bénie de la victoire décisive. Nous devons ces sacrifices d'abord parce que le drapeau est en danger, qu'il a subi l'injure des balles de l'ennemi et qu'il a bu le sang de nos compatriotes.

Ce double appel à la défense du drapeau et à la vengeance de nos morts n'a besoin d'aucuns commentaires pour l'immense

[L'honorable M. BEAUBIEN.]

majorité de ce pays. C'est un appel que le cœur bien placé entend et qu'il ne permet plus à l'esprit de discuter. Nous devons ces sacrifices même pour servir nos intérêts matériels.

L'on prétend que cette guerre n'est pas notre guerre? Vous souvient-il de ce qu'il est advenu dès les premiers jours d'août 1914? Vous souvient-il de l'affolement et de la paralysie complète des affaires, de l'effondrement de toute nos valeurs? Revoquez-vous, en mémoire, ces gens qui se hâtaient vers les banques pour retirer les quelques pièces d'or sur lesquelles seules ils comptaient pour traverser ces jours si sombres qu'il n'y voyaient luire aucun espoir?

La confiance était disparue et avec elle la valeur de toutes les fortunes avait fléchi au point de ne plus compter. Qu'est-ce qui, je vous le demande, a rétabli la confiance et du même coup la valeur de ces fortunes? La puissance et la vaillance admirables de la flotte britannique. Et je me sens, en ce moment, l'interprète vrai de la profonde gratitude de mes compatriotes pour le service inappréciable qu'elle nous a rendu.

Il y a une autre raison pour laquelle les Canadiens-français de ce pays doivent faire leur devoir, je dirai même plus que leur devoir. Ils sont les fils des hommes qui, en 1870, quand la France agonisait, fermaient tristement les persiennes de leurs fenêtres pour, dans le silence et le recueillement, souffrir l'angoisse de la défaite.

Ces fils, Dieu merci, n'ont pas dégénéré. Ils se souviennent des jours d'angoisse qu'ils ont vécus, il y a seize mois, alors qu'ils attendaient la réponse de l'Angleterre à l'appel suprême de la France.

Ils entendent encore ces nobles paroles de sir Edward Grey, s'adressant aux Communes anglaises, et leur disant: "Je vous déclare que vous n'avez aucune obligation de défendre la France, mais sur cette question, je demande à chacun de vous d'interroger son cœur avant de formuler sa réponse."

Et cette réponse, honorables messieurs, donnée de façon formidable, d'abord par la marine et ensuite par l'armée de la Grande-Bretagne, a signifié le salut de la France.

Bornier disait de la France:

Terre du dévouement, de l'honneur, de la foi,
Il ne faut donc jamais désespérer de toi,
Puisque malgré tes jours de deuil et de mi-
[sère
Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire.